

LE VIEUX TABLEAU.

Près de Villefranche est une petite maison abandonnée qu'habitaient, il y a peu d'années, un malheureux veuve, sexagénaire, et sa fille, âgée de seize ans. Françoïsette—c'était le nom de la jeune fille—s'occupait à toutes sortes de travaux et allait en journée dans les environs. Elles vivaient heureuses, puisqu'elles s'aimaient et qu'elles avaient foi dans une vie meilleure.

L'intérieur de leur cabane était pourtant bien misérable : figurez-vous quatre murs enfumés et qui menaçaient ruine, avec un lit vermoulu, trois escabelles, une table et un coffre pour tous meubles. Au chevet de ce lit, Marianne avait placé une petite image de la Vierge : c'était une emplette faite depuis de longues années, et qui n'avait pas coûté grand'chose. La mère et la fille avaient une grande dévotion pour cette image : c'était une peinture véritable ; le temps l'avait un peu altérée, mais Marianne ne s'en doutait pas. La Sainte-Vierge se détachait si blanche et si pure sur le fond sombre qui l'entourait ! L'Enfant Jésus avait un si beaux caractère d'innocence et de divinité !

Cependant, la douce tranquillité de Marianne et de sa fille allait bientôt être troublée. Il advint une année mauvaise. La misère fut générale, même parmi ceux qui avaient auparavant quelque aisance : et les riches, inquiets sur l'avenir, et croyant n'avoir jamais assez d'argent pour eux, interrompirent tous les travaux.

Marianne et sa fille, qui vivaient au jour le jour, se soutinrent pendant cet hiver, on ne sait comment. Elles reçurent quelques aumônes ; mais que ces aumônes étaient faibles ! Le nombre des bienfaiteurs était si petit ! Le nombre des malheureux si grand !

Le printemps revint, et avec lui l'espoir de jours meilleurs pénétra dans le cœur des deux femmes. Françoïsette pourrait reprendre ses travaux ; la vieille Marianne ne sentirait plus ses mains se crispées de froid, en se mettant à son rouet. Vaines espérances ! Un matin que Françoïsette était sortie pour aller cueillir une guirlande de primaires dont elle voulait entourer l'image de la Vierge, la propriétaire de la cabane qu'habitait la veuve, se présenta devant elle : c'était un homme impérieux et dur, qui n'avait pas plus de crainte de Dieu que de pitié pour les hommes.

—Çà, lui dit-il, l'année de votre loyer est échue. Les temps ont été mauvais, et comme je n'ai pas d'argent, je viens vous en demander.—Hélas ! répondit Marianne, les temps ont été plus mauvais encore pour moi que pour vous. Ma fille et moi nous manquons souvent de pain ; jugez s'il m'est possible de vous satisfaire.—Alors repliqua le méchant homme, tâchez de trouver un asile où quelque âme charitable veuille bien vous recevoir ; car je retournerai demain à la ville, et vous serez sûrement hors de chez moi avant que je sois hors de ce village.—Et comme l'infortunée cherchait à lui prendre les mains et s'appuyait à le supplier, il la repoussa et ouvrant la porte pour sortir : —Je vous ai prévenue, cria-t-il ; demain vous aurez à répondre à l'huissier qui se présentera.—Marianne demeura muette à cette dernière parole. Elle se vit, ou plutôt elle vit sa fille errante, sans abri, sans pain.

Et quand Françoïsette rentra, une chanson sur les lèvres et un bouquet de fleurs à la main, la pauvre mère ne put que se jeter dans ses bras et pleurer.

La journée s'écoula triste et longue, et sans qu'elle eût le courage d'annoncer à sa fille le malheur qui leur était arrivé. Le soir, elle pria sa patronne avec plus de ferveur que jamais, et s'étant réveillée au milieu de la nuit, elle vit la Sainte-Vierge toute éclatante de lumière : c'était la lune qui glissait à travers une fente du toit et couvrait de rayons la pieuse image. A cet aspect, Marianne sentit le calme renaitre dans son cœur. —Oh ! Sainte-Vierge, dit-elle tout bas, pour ne pas réveiller sa fille, Sainte-Vierge, la mère des mères et ma glorieuse patronne, je vois bien que vous m'avez exaucée : je savais bien que vous ne m'abandonneriez pas dans un si grand malheur !

Après cette prière, Marianne se rendormit presque consolée. Elle rêva que la Vierge lui tendait les bras, éloignant d'elle et de sa fille tous ceux qui voulaient lui faire du mal ; elle rêva qu'on lui présentait une bourse pleine, de beaux meubles, des habillements tout neufs et du pain blanc, enfin tout ce dont la pauvre veuve avait si grand besoin. Puis elle revit la figure de son propriétaire, accompagné d'hommes de loi, et elle se réveilla en sursaut, vivement agitée par son rêve dont la fin la reportait à la triste réalité.

Il faisait déjà grand jour : Françoïsette était levée et travaillant depuis longtemps. Comme tu as dormi cette nuit ! dit-elle à sa mère.—Ah ! répondit Marianne, c'est la dernière nuit que j'aurai passée dans cette chaumière et dans ce lit où j'ai dormi depuis quarante ans... O ma fille, ô ma fille ! à dater de ce jour, nous n'avons plus un asile où reposer notre tête ! Et alors elle lui raconta la visite que le propriétaire de la cabane lui avait faite, sa dureté, ses menaces, ses cruelles menaces qui allaient si vite s'accomplir.

A peine avait-elle achevé son récit qu'elle entendit s'avancer plusieurs personnes, et son pro-

priétaire parut accompagné des gens de justice. On s'établit sur la table pour écrire puis on sortit les meubles de la maison, et on commença l'enchère devant un petit nombre de personnes que ce triste spectacle avait attirées. D'abord, on mit en vente les objets de plus haute valeur, mais de quelle valeur ! si modique, si nulle, que le propriétaire commençait à craindre que les frais ne fussent à sa charge. Il n'y avait pourtant que vingt-quatre francs à payer.

La vente n'avait encore produit que les deux tiers de cette somme, et il ne restait plus qu'un petit miroir, si noirci, si dépoli, si rayé que le recors avait hésité s'il devait le prendre, et puis la vieille image de la Vierge tenant encore par quatre clous.

—N'y a-t-il plus rien ? dit le crieur, ennuyé d'avoir une si mince vacation.—Un des hommes entra et fit une recherche minutieuse : il enleva le miroir et se mit à détacher l'image. A ce moment les deux femmes jetèrent un cri de désespoir et de terreur ; et tandis que Françoïsette tombait aux pieds de cet homme, sa mère s'était placée devant l'image chérie et cherchait à la défendre de ses propres mains.

Cette altercation attira le propriétaire qui, déjà mécontent de voir le mauvais succès de la vente, entra d'un air brutal. La pauvre femme courut à lui : —Monsieur, Monsieur, vous m'avez tout enlevé, et je vous le pardonne car enfin mon bien était le vôtre, puisque je ne peux pas vous payer ; mais on veut m'ôter cette image ! C'est celle de ma sainte patronne, devant laquelle je fais mes prières depuis quarante ans. C'est cette image qui reçut le premier regard de ma fille et le dernier regard de mon mari ! Car je l'ai mise à cette place le jour de mes noces, et c'est tout ce qui me reste de lui ! Grâce ! Pitié ! laissez-moi cette image. Qu'en voudriez-vous faire à présent qu'elle est aussi vieille que je suis vieille, aussi prête à s'en aller en lambeaux que je suis prête à m'en aller en poussière ?

—Et ses larmes coupèrent sa voix.

Le propriétaire resta indifférent. Le tableau est approché des spectateurs parmi lesquels se trouvait un groupe de plusieurs messieurs de la ville qui se promenaient sur les bords de l'Aveyron, et que la curiosité avait arrêtés un moment pour voir la vente. Les deux habitants de la chaumière n'assistèrent pas à cette profanation de leur précieuse image. Marianne s'était presque évanouie de douleur, et sa fille lui donnait des soins en pleurant.

—Deux sous ! dit le crieur ; n'y a-t-il personne ici dont la Sainte-Vierge soit la patronne ? Enchérissez.—Trois sous ! s'écria une jeune fille qui s'appelait Marianette.

—Cinq francs ! répondit un des messieurs de la ville qui, pour la première fois, venait de jeter les yeux sur la figure de la Madone. Le crieur fut tellement interdit qu'il resta muet : ses bras en tombèrent d'étonnement. Il regarda l'enchérisseur d'une manière si plaisante, que tout le monde se prit à rire.

—Vingt francs ! ajouta une seconde voix partie du même groupe.

—Vingt francs ! murmura le crieur avec la voix et la figure d'un homme qui fait un rêve.

—Trente francs ! cria la première voix.

—Quarante francs ! ajouta la seconde.

—Cent francs !

—Cinq cents francs !

—Cinq cents francs ! répéta le crieur. — Il y avait un murmure confus parmi les villageois.

—Huit cents francs ! interrompit l'un des enchérisseurs, avec un empressement qu'il voulait combattre.

—J'en donne mille écus, ajouta l'autre, impassible. Il y eut un moment de silence, après lequel le crieur dit deux fois lentement : — Mille écus ! mille écus ! Personne ne dit rien ? Adjugé !

—Monsieur, dit le jeune peintre qui avait reconnu au premier coup d'œil le chef-d'œuvre qui se présentait à lui, vous avez là un admirable Murillo ; j'aurais donné ma fortune d'artiste pour vous le disputer. Puis il s'éloigna, j-tant un regard d'envie sur la sublime peinture que son antagoniste serrait avec soin dans son portefeuille, en échange de trois mille francs que les assistant regardaient avec de grands yeux stupides.

Quand Marianne revint à elle et qu'on lui conta cette merveilleuse histoire, elle ne put et ne voulut l'expliquer que par un miracle de sa patronne. On juge si elle et sa fille furent heureuses toute leur vie avec tant d'argent ! Elles connurent l'aisance ; chaque année, à l'anniversaire du jour où l'on avait vendu ses meubles, Marianne faisait dire une messe et brûler un cierge à la chapelle de la Vierge. Elle avait acheté une nouvelle image qui représentait la Mère du Sauveur enlevé au ciel d'une nuée de têtes d'anges : cette image lui rappelait bien souvent celle qu'elle avait perdue, et, malgré tout le bonheur qu'elle devait à sa petite fortune, un regret entraînait dans son cœur, une larme elle-même ses yeux, et elle disait à sa fille : Ma belle image de la Sainte-Vierge !

Assurément, il n'y a pas de miracle dans cette histoire, et cependant on peut y voir une récompense céleste de la dévotion de cette pauvre femme, qui disait de si grand cœur heureux ou malheureuse : " Sainte Marie, j'espère en vous ! "

(Extrait de Quatrième corbeille de Légendes et d'Histoires, par l'abbé Allègre. In-8. Prix : \$1.25)

LE FRUIT DE L'ARBRE

PAR

A. DEVOILLE

Un volume in-12 de 298 pages.....Prix franco 50 cts.

Ce livre mérite une attention particulière. Sous le voile du drame, l'auteur y traite à fond une des plus graves questions qui puissent intéresser la famille et la société : l'enseignement de la jeunesse. L'enseignement religieux et l'enseignement universitaire français sont mis en face l'un de l'autre avec leurs principes, leurs procédés, leurs résultats. Chacun de ces deux arbres doit produire le fruit qui lui est propre.

Ce livre eut une influence victorieuse pour la liberté de l'enseignement, en 1848. Il fut le précurseur de la loi de 1850.

Mais les temps sont changés ! Aujourd'hui, la France, qui cotoie l'abîme, a passé en théorie que l'État est maître absolu de l'enfance dans l'enseignement primaire ; elle a même osé chasser ses religieux, et par là elle menace les nouvelles générations d'un retour au paganisme ou à la barbarie. Dans ces circonstances, le livre de M. Devoille est l'éclair qui brille au fond d'un ciel chargé d'orages. Il nous montre en action et par le développement des faits, qu'un enseignement impie mène naturellement à des actions coupables, que l'erreur est mère du crime, et que l'homme élevé dans l'irréligion n'échappe que par inconséquence à la perversité de la conduite.

Tel fruit, tel arbre, tel arbre, tel fruit ; c'est là tout le résumé de cette histoire émouvante, qui met en parallèle la bonne mère et la marâtre, et montre à quelles conséquences terribles, à quel dénouement effroyable conduit l'éducation de la jeunesse à l'école du rationalisme et de l'impiété.

Pendant qu'il en est encore temps, profitons des terribles leçons que Dieu donne à notre chère France momentanément égarée, et attachons-nous toujours à donner à notre jeunesse l'éducation religieuse qu'elle reçoit si abondamment de nos jours.

Le fruit de l'arbre s'adresse spécialement à la classe des gens lettrés et instruits, à tous ceux qui, par intérêt ou par devoir, se préoccupent de la question de l'enseignement.

LE DELUGE D'AMOUR ET L'ARCHE SAINTE

Suivis du Christ de l'ame ou mystère des vocations religieuses au dix-neuvième siècle

PAR LE

R. P. Raphael de Saint Joseph, Carme-déchaussé, Lecteur en théologie.

Brochure in-32 de 70 pages.....Prix franco 5 cts.

Marie Immaculée Mère de Dieu

Par le R. P. H. KINANE, P. P.

OUVRAGE HONORÉ DE 15 APPROBATIONS, TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR LÉBIDA GEOFFROY

Un beau volume in-16 de 428 pages, avec encadrements, caractères élzéviériens, lettres ornées et 2 gravures.....\$1.00

CITAU, LA TRAPPE ET BELLEFONTAINE

AU DIOCÈSE D'ANGERS

PAR

Hippolyte Vérité

Un fort volume in-12 de 463 pages, accompagné d'une gravure de l'ancien abbaye royale de Bellefontaine.....Prix franco 50 cts.

L'occasion ayant conduit l'auteur à étudier l'abbaye de Bellefontaine, il a jugé à propos de communiquer ses impressions et s'est vu par là-même poussé à étendre un peu son cadre, mais sans manquer le but primitif qu'il s'était proposé.

Après avoir donné un aperçu de l'ordre monastique, dont la règle de Saint Benoît est le code fondamental, il arrive promptement à Citau et bientôt à l'abbaye de la Trappe. La réforme établie de Rancé est traitée avec beaucoup de bienveillance. Dom Augustin de Lostrange, qui conserva l'abbaye errante durant la Révolution et la restauration à la rentrée des Bourbons, fut aussi le restaurateur de l'abbaye de Bellefontaine. La vie de Dom Augustin est traitée d'une manière complète ainsi que celle de Dom Urbain.

Ces préliminaires brièvement, mais clairement et suffisamment exposés, M. Vérité fait entrer ses lecteurs dans la vie des trappistes. Il n'y a pas une circonstance dans la journée, dans l'année, dans la carrière d'un moine qui ne soit décrite avec précision. Les gens du monde apprendront beaucoup en lisant ces pages remplies de faits trop ignorés par plusieurs ; mais les prêtres et les religieux eux-mêmes y trouveront un sujet d'instruction et d'édification. L'occupation d'un moine selon la règle de Saint Benoît est l'office divin et le travail ; pour le trappiste, le travail est surtout l'agriculture. Nulle part cette branche si importante de l'industrie humaine n'est traitée avec plus d'intelligence et de succès qu'à Bellefontaine et à Notre-Dame du Lac, en Canada, nouvelle colonie que la persécution insensée de 1830 a fait naître.

Un célèbre économiste français a dit : " Le chapitre où il est parlé des travaux agricoles des Trappistes, contient la révélation faite par un moine, d'un procédé qui n'aboutira à rien moins qu'à nous débarrasser du terrible ennemi de nos vignobles " et à épargner à la France des pertes qui se sont chiffrées, en la seule année 1881, par plus de 300 millions de francs, rien que sur une seule branche de l'agriculture."

B. C.

LES ETRENNES.

Un jeune homme des plus râpés se présente chez M. G...

—Que me voulez-vous, mon ami ?

—Je viens pour mes étrennes.

—Mais, qui êtes-vous ?

—Je suis le petit clerc de l'huissier qui vous a saisi l'autre jour !

(Almanach pittoresque, 1886.)